



HAL
open science

J'ai toujours détesté le café

Marie Treps

► **To cite this version:**

Marie Treps. J'ai toujours détesté le café: Nouvelle écrite à partir de carnets de terrains. 2003.
halshs-00006773

HAL Id: halshs-00006773

<https://shs.hal.science/halshs-00006773>

Submitted on 14 Jan 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

J'ai toujours détesté le café...

J'aime son odeur, mêlée à celle du pain grillé, le matin, dans les maisons. Hélas, son goût anéantit les promesses du parfum, aussi ai-je de bonne heure renoncé à cette boisson traîtresse au profit du thé. J'avais dix-huit ans, j'étais étudiante et fauchée, quand j'ai fait une nouvelle tentative dont le résultat s'est révélé catastrophique. Un espresso, à l'Excelsior, pour faire comme tout le monde. Palpitations, furieuse envie de grimper aux rideaux, j'ai juré qu'on ne m'y reprendrait plus. C'était compter sans ma rencontre avec les Manouches.

J'ai entrepris, depuis peu, une étude anthropologique du nom manouche - quand un Manouche meurt, son nom disparaît. Pour pénétrer les subtilités de cette tradition, il me fallait nouer avec les Manouches des relations étroites. Ainsi, je me suis mise à arpenter les berges du canal, les terrains vagues, les parkings des supermarchés : là sont les Manouches. Et jamais je n'ai vu plus grands buveurs de café. C'est comme ça, chez eux, on ne propose pas le café, cela peut prendre un certain temps, mais il finit toujours par arriver, je m'en suis très vite rendu compte.

J'avais décidé de rendre visite aux Manouches, mais je n'avais aucunement l'intention de récidiver: plus question de toucher au café. Les premières fois, je ne suis pas arrivée seule, j'étais accompagnée par quelqu'un qui, connaissant leurs usages, se soumettait à l'inéluctable rituel du café dont je pensais, du coup, pouvoir me dispenser.

Sur un sinistre parking, dans la petite caravane de Noël, Marie a posé une tasse devant moi. J'ai prétendu que je n'avais pas le droit de boire du café "Ah, oui, c'est pas bon pour le cœur...", voilà ce qu'elle a répondu. Elle m'a servi un grand verre de boisson à l'orange, avec des bulles. Et depuis, j'en ai absorbé du "Sic", des litres et des litres.

Quand nous sommes arrivés chez Pupa, le café était déjà prêt, mais elle a fait du thé pour moi. On a siroté dans la cuisine de son HLM. Après, on a eu du mal à se quitter. Si j'avais été seule avec Pupa, on aurait continué à parler des heures, du moins l'ai-je pensé.

Takor était devant chez lui, il ramassait des pommes sous les arbres, deux grosses oies le suivaient en se dandinant. Takor nous a fait entrer dans sa cabane en rondins de bois, c'était l'automne, il avait fait du feu. En voyant la cafetière en émail bleu sur le coin du poêle, j'ai improvisé une nouvelle excuse: j'avais déjà bu beaucoup de café. Takor m'a alors offert une pomme, il l'a épluchée pour moi. J'étais soulagée, après tout, l'important c'est de partager quelque chose.

Quand on m'a présenté Trubelli, nous sommes restés longtemps à parler sous un arbre. Il y avait aussi son cousin Mima. J'étais la seule femme, alors on ne m'a pas proposé de m'asseoir. J'ai ainsi échappé au café. Mais pas aux tentatives de conversion de Trubelli, qui est pasteur: "Vous avez l'air gentille, vous avez l'air d'une bonne personne, mais êtes-vous sûre d'être sauvée ?" Je lui ai répondu que je ne croyais pas avoir besoin de l'être. On a ri. Il m'a tout de même offert le Nouveau Testament. Quand j'ai à nouveau rencontré Trubelli (j'étais venue seule, cette fois) sa femme Canette était là. On m'a offert un siège sous l'auvent de la caravane, et on m'a proposé ... Un verre d'eau. Je me suis dit que, chez les Pentecôtistes, il fallait s'attendre à des assauts prosélytes, mais, côté café, il y avait moins de risques ...

Tout allait bien, mon enquête avançait, j'étais aimablement reçue, je pouvais bavarder avec des Manouches et même nouer des relations chaleureuses, parfois ... Sans toucher à leur sacro-saint café. Et puis l'idée de me passer d'accompagnateur s'est imposée à moi. Ce serait sans doute plus difficile d'être accueillie, mais si je réussissais, la relation y gagnerait certainement et j'aurais peut-être des chances de pénétrer plus avant l'intimité manouche. Allais-je devoir me soumettre à leur fichu rituel? Je ne me sentais pas prête à payer un tel prix. Un beau jour, je me suis tout de même mise en route, seule, confiante dans mes talents d'improvisation pour échapper au poison.

Je n'ai pas trouvé grand monde en bas, sur le terrain officiel, situé juste derrière la station d'épuration et voué à la puanteur des premiers soleils. Alors je suis montée aux Salins, à tout hasard. On m'avait dit qu'il y avait là une mission pentecôtiste. Peut-être ceux d'en bas en avaient-ils profité pour prendre en ce lieu agréable leurs quartiers de printemps. Il faisait beau. Un ciel de calendrier des Postes. Il faisait chaud, avec une brise légère. Tournant le dos aux barres de HLM, j'ai marché sur une petite route bordée d'arbres. Soudain, au détour d'une haie, je découvre plusieurs dizaines de caravanes, réparties à la périphérie d'un grand pré, des éredons prennent le soleil, du linge sèche, une poule naine se promène. Rien de sordide ici, une impression de calme, d'harmonie. La ville toute proche s'est absentée. Je suis émue, j'ai envie d'entrer dans le cercle, mais je n'ose pas. Je ne vois personne, mais je me sens observée. Je reste là, à la lisière, espérant une occasion.

Une femme est apparue, sortant de je ne sais où. Je me suis approchée et voilà, on s'est rencontrées. Par les yeux d'abord. Et puis elle a pris mes mains dans les siennes et elle a dit "Je savais que j'allais faire une bonne rencontre aujourd'hui". Ces gens là prononcent les mots qu'on a envie d'entendre, pour faire plaisir, c'est ce qu'on dit. Ça m'a fait plaisir. Elle a ajouté "Moi, c'est La Nine". Tout s'est fait très vite, très simplement. Me voilà chez Nine. C'est à dire au bord de la route, dans l'angle formé par deux caravanes, assise sur une chaise de camping. S'asseoir c'est entrer, chez les Manouches.

On a parlé un bon moment et puis d'autres femmes sont venues, avec des petits enfants. On n'est jamais seul longtemps, chez les Manouches.

Un jeune homme arrive sur sa mob. Je l'ai rencontré - je connais même son nom manouchè et je sais qu'il signifie "hérisson" - il me tourne autour depuis quelques jours. En fait, c'est le plus jeune fils de Nine. Je le salue "Bonjour Niglo". Ce qui produit son petit effet sur l'assemblée. Niglo rosit de plaisir, Nine sourit fièrement, l'ambiance devient légère, propice à la plaisanterie. Ravie de m'amuser en aussi bonne compagnie, je n'ai pas pris garde à la disparition de Nine. La voilà qui sort de sa caravane avec une casserole qu'elle pose sur un réchaud. J'ai tout de suite compris ce qui allait se passer. Nine a disparu une seconde fois. La menace s'est précisée. Sur la table, une ribambelle de tasses.

Comment vais-je m'en sortir, cette fois?

Le rituel commence, j'observe. Nine met beaucoup de sucre dans la cafetière, et elle verse généreusement l'eau sur le café. Ici, le breuvage ne monte pas dans le ventre obscur de la cafetière dont il ressort aussi noir que l'encre des poulpes, comme chez les Italiens. Chez les Manouches, le café descend. Il coule. Et sa couleur s'éclaircit de plus en plus...

Pour distraire mon esprit de l'issue hélas prévisible de cette cérémonie, je fais mentalement l'inventaire de mes connaissances en matière de café tsigane. Chez les Roms de l'Est, à ce qu'on dit, le café doit être noir comme la nuit, brûlant comme le feu et fort comme l'amour. Tout un programme. Grâce à Dieu, je ne suis pas chez les Roms. Ceux de Turquie le préparent... à la Turque. Ils pourraient aussi bien se servir du marc pour lire l'avenir. Et les autres, le font-ils? Prosper Mérimée, qui a observé des Gitanes tireuses de cartes en Espagne, révèle que "Partout les Bohémiennes se servent de la chiromancie. Elles lisent encore l'avenir dans du marc de café ou du plomb jeté dans l'eau". Chez les Manouches d'Auvergne, un même mot désigne la cafetière et le marc (kafézac). Ceux-là feraient-ils parler le marc? Allez savoir. En revanche, cela laisse supposer que certains font le café à l'orientale. Les Tsiganes vont par le monde depuis mille ans, s'ils n'ont pas accumulé de richesses, ils ont glané de bonnes habitudes, un peu partout... Avec le café de Nine, pas question de lire l'avenir. Trop de sucre, trop d'eau, voilà sa recette. Ça ne doit pas faire grand mal, mais ça doit être imbuvable.

La cafetière est pleine, le café presque transparent, et le danger imminent. Nine arrive, sa longue jupe frissonne sous la brise et ses pieds chaussés de mules à talon touchent à peine le sol, c'est une reine qui traverse l'espace plus ou moins caillouteux séparant le réchaud de la petite table de camping, une immense cafetière dans la main droite, un litre de lait dans la gauche ... Il est grand temps de m'arracher à l'imagerie et de reprendre mes esprits:

je déteste le lait autant que le café. Un café au lait, en plein après-midi, un jour de chaleur! Y penser me soulève le cœur. Nine pose une tasse devant moi. Première servie ... De nouveaux arrivants viennent me saluer, souriants, je suis entourée de visages bienveillants et curieux, la visiteuse imprévue devient une invitée de marque. J'ai pourtant le très net sentiment d'être tombée dans un piège. Vite, dire quelque chose. La cafetière est au dessus de la tasse, qui se remplit. Trop tard. refuser maintenant? Impossible, le moment en serait gâché. Des yeux, très doux, rencontrent les miens. Nine me propose du lait. Pour adoucir! Je m'entends dire "Oui, merci Nine".

Je venais d'entrer dans le deuxième cercle, je ne pouvais plus me dérober. Dans l'espoir de limiter les dégâts, je me suis appliquée à boire lentement. Il ne se passe rien, d'abord. Bientôt, un léger écœurement qui se transforme en malaise. Et si j'allais vomir? Respirer lentement, continuer à écouter en souriant et, pendant ce temps-là, mettre de l'ordre dans mes pensées. Mon intuition était juste, partager le café soude le cercle et, en surmontant mon dégoût, j'étais bien passée, l'espace d'un instant, de l'autre côté de la frontière invisible. Je savoure ma réussite, mais je pense déjà, avec horreur, à tous les cafés que je vais devoir ingurgiter à l'avenir pour entrer à nouveau dans l'espace intime ...

Quand le cercle s'est défait - chacun s'en retournant à ses occupations - Niglo m'a proposé de me faire un bout de chemin. Avait-il perçu mon malaise? L'air de rien, il m'a appris que le café, on n'est pas obligé de le boire, on peut se contenter de tremper les lèvres, et on repose la tasse !

Depuis ma visite chez la Nine, j'en ai partagé des cafés de hasard ... En trempant les lèvres. A la Manouche! Le café transparent rythme les jours des Manouches. Au gré des passages des uns chez les autres, à toute heure, il apparaît. Et il ne se refuse pas. Le café, un rituel de partage. Le partage du café, un rituel d'appartenance.

Il en existe un autre, et celui-là je ne le connais pas, car je n'ai pas pénétré le troisième cercle. L'autre café, c'est celui qui est servi quand on veille un mort. Ce café là, on le boit pour maintenir le cercle de la vie autour de ceux qui s'en éloignent. Ensuite, les vivants iront répandre sur la tombe la boisson préférée du défunt, du whisky, de la bière fraîche ou chaude, de l'alcool blanc. On ne fait pas cela avec le café. Le café, c'est la vie, la vie ensemble, chez les Manouches.

Le café que je partage avec les Manouches, je ne le partage pas avec d'autres. Jamais en dehors des moments passés en leur compagnie, je ne bois de café. Avec les autres, je ne peux décidément pas. D'ailleurs, cela n'aurait aucun sens.

Marie Treps

LA FABRIQUE

Scan non OCR (avril 2006)

JOURNAL D'ARTISTE
PÉRIODIQUE À PARUTION ALÉATOIRE

NUMÉRO 32 - HIVER 2003-2004

Rédacteur en chef **Alain NAHUM**

6 €

C A F É



le rôle de liaison du p'tit noir, occasion de pauses dans la journée de travail, le marc, lecture essentielle des illettrés, et sa valeur oraculaire, les origines exotiques du breuvage, son statut dans la littérature, le noir dans la peinture, la profondeur de cet immense piège à lumières, mais aussi la fonction éponyme qui désigne des lieux de vie si souvent fortement chargés, grâce auxquels des temps de respiration ponctuent l'essoufflement quotidien habituel, alimentèrent nos échanges. Evocation de la mythologie attachée aux Cafés, cafés littéraires, philosophiques, café-conc', café théâtre, cyber café, le rôle des cafés au cinéma, vint également l'importance sociale de ces espaces de liberté où se mélangent les sexes, les âges, les origines, ces lieux très rarement politiquement corrects et moralement encore moins. Tout (ou presque) y passa. Des pistes s'ouvrirent, des scénarios s'échafaudèrent, des contributions possibles furent identifiées imaginées. A mesure de l'avancement du projet, des rencontres intermédiaires s'installèrent. Peu à peu le numéro prit corps dans un partage véritable. Qu'ils soient artiste, photographe, gens de cinéma ou écriture, ou bien encore scientifique explorateur de trous noirs, tous les participants, amusés par le projet, se sont volontiers pris au jeu. Chacun nous livre ici à sa manière une représentation de l'un des univers les plus communs sinon les plus triviaux de notre galaxie.

Moka, Arabica, Robusta, Bourbon ou Medellin ? Un mélange unique spécialement composé pour LA FABRIQUE est proposé à la dégustation.

Fabricius

Pour ce numéro **Alain Nahum** a convié :

Denis Gheertrant, cinéaste et photographe. Ses films sont des voyages parmi les autres, de véritables rencontres, qui font émerger des paroles du plus profond de chacun. Il termine actuellement un film sur le Rwanda.

Jean Klépal, créateur de La Fabrique, éditeur marginal, se risque parfois à commettre des textes. Ancien galeriste, il organise des rencontres autour de l'art actuel.

André S. Labarthe, cinéaste singulier et inclassable. A été critique aux Cahiers du Cinéma de 1956 à 1963. Créateur avec Janine Bazin de l'émission culte Cinéastes de notre temps. Il a réalisé de nombreux films principalement sur le cinéma, la danse et la peinture.

Jean-Pierre Luminet, astrophysicien, directeur de recherche à l'observatoire de Meudon. Il est aussi poète et romancier, dernier ouvrage paru *L'univers schifonné* (éd. Fayard, 2001).

Antonio Seguí, peintre figuratif argentin, résidant à Paris depuis les années 1960. Il travaille sur des séries où il met en scène des situations qu'il pousse à l'extrême. Ses toiles sont peuplées de personnages qui parcourent les rues des villes, seuls ou noyés dans la foule.

Marie Treps, chargée de recherche au Laboratoire d'anthropologie urbaine (CNRS), écrivain. Elle vient de publier aux éditions du Seuil *Les mots voyageurs*, petite histoire du français venu d'ailleurs.



